

Conférence de vulgarisation dans le cadre des *Entretiens sur l'Antiquité gréco-romaine*
(Université de Liège, département des Sciences de l'Antiquité), 1978¹.

Dans sa conférence sur les origines de Rome, Jean Loicq s'est efforcé, en historien, de nous faire mieux connaître ce qui se passait effectivement à Rome et dans les environs aux temps obscurs des origines. Mon exposé, qui touche lui aussi aux débuts de Rome, ne va pas dans le même sens ; il apporte quelques informations sur l'interprétation nouvelle, importante et à certains égards révolutionnaire, que Georges Dumézil a proposée de cette tradition et de ces textes.

Ses investigations, commencées il y a quelques dizaines d'années, ont abouti à des résultats qui, à mon avis, sont encore trop peu connus et trop peu utilisés par les latinistes et par les historiens de Rome. Je crois notamment que les travaux de G. Dumézil peuvent aider les professeurs de latin de l'enseignement secondaire à renouveler leur vision et leurs commentaires de certains textes, notamment de ceux qui concernent la plus ancienne histoire romaine.

L'ouvrage qui, à mon avis, décrit le mieux les débuts de la recherche et qui est en même temps orienté vers nos préoccupations a été publié en 1948. Il s'intitule *L'héritage indo-européen à Rome*.

Tout part d'un fait fondamental. Pendant les troisième et deuxième millénaires avant J.-C., d'une région probablement située aux confins de l'Asie et de l'Europe, des peuples se répandent dans diverses directions à la conquête de nouveaux territoires. Techniquement supérieurs, ils l'emportent sur les populations autochtones rencontrées en chemin et les absorbent progressivement.

La chose qui nous intéresse le plus est que, au départ, toutes ces populations s'exprimaient dans une même langue, ou du moins dans des dialectes d'une même langue. Au fil du temps, au hasard des déplacements et des rencontres, ces dialectes se sont progressivement modifiés, au point que ceux qui les parlaient n'étaient plus conscients, lorsqu'ils se rencontraient, de la profonde parenté linguistique qui les unissait. C'est aux XVIII^e et XIX^e siècles que les linguistes modernes, après bien des tâtonnements, ont reconnu cette parenté entre le grec, le latin, les langues celtiques, slaves, germaniques, certaines langues de l'Inde et de l'Iran, etc. Ils ont établi que toutes ces langues étaient sœurs et ils ont donné à leur mère commune un nom qui définissait l'extension géographique de sa descendance : l'indo-européen. Le mot désigne à la fois la langue et le ou les peuples qui la parlaient, les Indo-Européens.

La linguistique et, en particulier, la grammaire comparée ont obtenu de remarquables résultats, non en reconstituant l'indo-européen – tâche utopique et inutile – mais en fournissant une description très complète du fonctionnement de la langue ancienne et en accumulant des informations très nombreuses sur son vocabulaire. Ces découvertes linguistiques attestent – et ceci intéresse davantage notre sujet – une civilisation commune (intellectuelle, morale et matérielle) à toute la famille indo-européenne ou du moins à certains de ses membres. Quand des groupes se séparaient de la communauté, ils devaient emporter et garder quelque chose de ce fonds commun. Dans certains cas, des éléments capitaux de la civilisation initiale semblent avoir été maintenus en vie et l'on pense que les Latins ont formé à cet égard un groupe particulièrement conservateur.

On a commencé à s'en apercevoir à partir des recherches linguistiques. En 1918, le linguiste J. Vendryès remarquait que le vocabulaire commun – et donc hérité du plus lointain passé – observé à la fois en Inde, en Iran, en Gaule et en Italie, c'est-à-dire dans les parties les plus excentriques du monde indo-européen, comporte un assez grand nombre de mots qui se rapportent à la religion et notamment à la liturgie, au culte, au sacrifice. En groupant et en classant ces mots, on ne fixe pas seulement un

des éléments les plus anciens du vocabulaire, on établit aussi l'existence de traditions religieuses communes aux peuples de l'Inde et de l'Iran et aux deux peuples occidentaux (italique et celte). Il paraît inévitable en effet que d'importants fragments du système de pensée antérieur, dont ces mots sont les supports, aient subsisté avec ces mots eux-mêmes. Vendryès donnait des exemples tels que *rex, uis, flamen, lex, credo, fides, census*, etc. Il expliquait ce conservatisme occidental et oriental par l'existence de collèges de prêtres (brahmanes, druides, pontifes), soucieux de maintenir une tradition antique, un rituel, une liturgie, dont le propre est de ne pas se renouveler facilement.

C'est à ce point précis que G. Dumézil prend le relais et tente d'aller plus loin. Une religion, dit-il, donne à la société et aux individus qui la pratiquent des raisons et des moyens de vivre : elle leur explique le monde, leur origine, leur passé, leur avenir, leur structure, leurs risques et leurs devoirs. Les traditions indo-européennes auxquelles Vendryès se réfère ne pouvaient pas ne pas expliquer tout cela. D'où l'inévitable problème : « Rome, par-delà les correspondances de vocabulaire, n'en a-t-elle rien gardé ? ». Voilà la question posée. Que reste-t-il du vieux patrimoine commun dans la religion, l'épopée, la société, l'idéologie, etc. ?

La recherche ainsi proposée va bénéficier de l'expérience des linguistes. On ne va pas tenter de reconstituer un passé inaccessible (pas d'exotisme historique !), mais on va patiemment observer les correspondances dans tous les domaines accessibles (cultes, rituels, épopées, mythologies, etc.), chez tous les peuples pour lesquels nous disposons des sources nécessaires. À partir de ces correspondances, révélatrices du fonds commun, on essayera de voir dans quel sens chaque peuple a évolué, quelle est son originalité, de manière à tracer des lignes entre le point de départ assuré par la comparaison et le point d'arrivée observé dans les sources.

Quiconque s'intéresse à la civilisation romaine aperçoit l'intérêt que de telles recherches présentent pour lui. Livré à ses seules forces, confiné dans le seul domaine romain, il hésite à hasarder des hypothèses quant au passé de la civilisation. Fortifié par la comparaison, il va tenter de donner un sens à des traditions qui, isolées, restent inexplicables. Voilà défini le grand objectif.

Il fallait ensuite préciser la méthode, ce que G. Dumézil a appelé la technique de fouille. Elle s'est élaborée au fil des années, elle s'est adaptée aux explorations menées dans les diverses provinces du monde indo-européen, elle s'est affinée et affermie au contact des opposants, elle continue de se perfectionner aujourd'hui.

Il est impossible, dans les limites de cette conférence, de suivre l'auteur pas à pas – c'est cependant ce qu'il faudrait faire – dans l'une ou l'autre de ses expéditions.

Je me bornerai, d'une part, à évoquer une idée maîtresse de ses conclusions et, d'autre part, à citer rapidement quelques exemples.

Au terme de plusieurs années d'enquête, G. Dumézil est arrivé à la conviction que les Indo-Européens, du moins leurs prêtres, leurs intellectuels, étaient pénétrés d'une conception qui, assurément, se retrouve en bien d'autres points du monde, mais qui n'est pas non plus aussi universelle qu'on le dit parfois. Selon cette conception, la vie, sous toutes ses formes, divine et humaine, sociale et cosmique, sans doute physique et psychique, est commandée par le jeu harmonieux et varié de trois fonctions fondamentales et de trois seulement, qu'on peut étiqueter sous les noms de souveraineté, de force et de fécondité ; la première assurant la direction des choses, la seconde pourvoyant à la défense et à l'attaque, la troisième susceptible de bien des variantes, mais tournant toujours autour du support physique et matériel des choses : reproduction, santé, guérison, nourriture, enrichissement, prospérité. G. Dumézil y a consacré tout un ouvrage, *L'idéologie tripartite des Indo-Européens*, publié en 1958 dans la collection *Latomus* et de nombreux titres en portent des traces : *L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens* (sous-titre de *Mythe et épopée I*), *Aspects de la fonction guerrière chez les Indo-Européens*, publié en 1956, *Jupiter, Mars, Quirinus*, qui reprend les noms des trois divinités qui, à Rome, présidaient aux trois fonctions fondamentales. Le système existe en effet bel et bien à Rome, représenté notamment par cette triade archaïque, ainsi que par les trois flamines majeurs. Bien que des schémas de ce genre se retrouvent inmanquablement dans toutes les sociétés organisées, la conviction à laquelle est arrivé G. Dumézil est que cette vision des choses a été, chez les Indo-Européens, particulièrement vivante parce que consciente, inhérente à l'idéologie et que c'est ainsi qu'elle a imprégné la religion.

Arthur Bodson
Licencié en p
successivem
et professeur
Ministres de l
reprises et a e
Ministre de l'E
avec son collè
Notre-Dame d
universitaire d
de l'AUFELF-U
Langue Franç

le rituel, l'épopée, etc., qu'elle a structuré l'esprit indo-européen, structure dont on retrouve des débris plus ou moins intacts chez les peuples descendant de cette souche.

Quant aux exemples les plus éclairants, les plus utiles pour un lecteur des auteurs latins, ils se trouvent dans les textes qui ont trait aux premiers temps de Rome, c'est-à-dire à la période royale et aux débuts de la République. Multipliant les comparaisons, les mises en parallèle des traditions latine, scandinave, irlandaise, indienne, la recherche fait apparaître sous un jour nouveau les héros et les récits de Tite-Live et de Plutarque, dont la fortune fut si extraordinaire dans toute la culture européenne.

Il faut lire, car on ne peut la résumer ici, l'étude comparée de la guerre des Romains et des Sabins, d'une part, de celle des Ases et des Vanes dans la mythologie scandinave, d'autre part, découvrir l'étroite parenté entre Cocles et Odhinn, Scaevola et Tyr, entre Horace et le grand héros de l'Ulster, Cúchulainn, redécouvrir Coriolan et Furius Camillus et, dans une étude toute récente, réinterpréter avec l'auteur le sacrifice barbare et mystérieux du cheval d'octobre. Les exemples foisonnent, même si l'on s'en tient aux récits les plus célèbres, même si, comme je le fais ici, on en limite considérablement le choix.

L'œuvre est aujourd'hui monumentale. Elle a été violemment contestée ; l'auteur s'est défendu avec âpreté, bonheur et esprit. Certaines conclusions paraissent encore douteuses, provisoires, incomplètes et l'auteur lui-même en est conscient ; il l'a dit à maintes reprises. L'essentiel, pour nous, est que le monde romain ait reçu, car l'ensemble de l'œuvre est très solide, un nouvel éclairage.

Dumézil a clairement montré les grandes articulations de la pensée du peuple romain, l'existence d'une théologie, c'est-à-dire d'une théorie humaine, rationnelle, conceptualisée sur le monde des dieux. Cette démonstration a porté un coup très rude aux tentatives d'explications primitivistes de la religion romaine. Les hommes qui ont créé Rome sont arrivés à cet endroit porteurs d'une tradition séculaire, solide, originale. Ils n'ont rien de commun avec des primitifs pratiquant l'animisme religieux et révérent des puissances obscures. Les Romains avaient depuis longtemps dépassé ce stade, avaient intellectualisé le problème religieux et pris vis-à-vis de lui une distance considérable. C'est sur ce point que G. Dumézil s'est heurté à bien des théories en place, à bien des recherches en cours. En effet, certains avaient coutume d'expliquer la religion romaine en supposant que ce que nous en découvrons à l'époque historique était issu d'une religion née sur place et comparable à celle des peuples primitifs existant encore de nos jours ; d'autres la croyaient née presque entièrement d'emprunts à la Grèce. L'erreur essentielle de toutes ces tentatives était d'oublier, de ne pas savoir, de ne pas admettre que les Romains étaient arrivés en Italie avec une tradition.

Le bouleversement n'était pas moindre en histoire. G. Dumézil renvoyait dos à dos deux écoles, deux types de recherche sur l'histoire romaine primitive, un peu comme fait celui qui contourne et dépasse un obstacle devant lequel d'autres se sont arrêtés. On se posait depuis longtemps la question de savoir dans quelle proportion, aux origines de Rome, la fiction s'était mêlée au souvenir des faits. Les réponses se partageaient en deux écoles : les historicistes et les criticistes, les uns retenant beaucoup de ces récits, les autres les rejetant en bloc. Les premiers disent que si l'on voit tant de Sabins s'agiter aux origines de Rome, c'est qu'il y en a eu beaucoup et d'importants dans la réalité, les autres notent les invraisemblances, les anachronismes, les erreurs manifestes, les incohérences. Alors on imagine des influences grecques importantes, des artistes de génie créant de toutes pièces l'histoire de Rome et tous les *exempla* qui en forment la trame. Il y avait du vrai de part et d'autre. Mais on perdait de vue l'essentiel : la vieille tradition apportée par les Romains. On procédait comme si Rome s'était faite de rien, comme si tout avait été inventé sur place. En réalité, ils n'avaient pas tout perdu et ils ont progressivement adapté leur tradition lointaine à leur nouveau séjour et à leurs nouvelles tribulations.

L'œuvre dumézilienne, telle qu'elle est aujourd'hui, permet encore de mieux saisir la mentalité particulière du Romain, qui ressort mieux dans son originalité lorsqu'elle est comparée à celle d'autres peuples qui traitent le même fonds selon leur tempérament. Ici encore, je n'insisterai que sur un aspect des choses. Depuis longtemps, et cela frappait déjà les Grecs, on a remarqué que les vieux dieux romains n'avaient pas d'aventures, pas de mariages ou de paternité, pas de guerres et qu'il n'y avait pas non plus à Rome d'épopée pleine de merveilleux, comparable à l'Iliade

ou à l'Odyssée. Manque d'imagination ? Pureté religieuse ? Réalisme ? En vérité, on voit mieux aujourd'hui que si les Romains ne mariaient pas leurs dieux et ne les opposaient pas en luttes intestines, c'est que ce qui se passait dans l'autre monde ne les intéressait guère et qu'ils ne retenaient de ces dieux que ce qui pouvait les servir, eux, les hommes, dans leur vie courante ou dans les grandes circonstances. Ils se désintéressaient de même des débuts du monde et de ce qui est éloigné dans l'espace. Ils ne prenaient plaisir qu'à imaginer les débuts de Rome, leur histoire, des histoires purement humaines. Ce qui est affaire de dieux ou de héros ailleurs, de mythologie ou d'épopée, ils en font de l'histoire et c'est là que s'exprime leur génie. Rome ici reprend son avantage. Elle a formé un ensemble beau et puissant, chargé d'*exempla* qui lui ont survécu et qui n'ont pas fini d'inspirer les hommes.

Il resterait beaucoup à dire sur la fascination qu'exercent sur le lecteur les points de lumière que le comparatiste fait naître dans le passé le plus obscur, sur le talent de l'écrivain, sur les tentatives d'annexion de l'œuvre par l'école structuraliste et la manière dont l'auteur s'est défendu d'être autre chose qu'un homme qui a suivi les voies et les lois de la philologie bien comprise.

J'aimerais donner le désir de pénétrer dans cette œuvre arborescente, que l'on peut considérer comme une œuvre majeure de notre temps. Quant aux chercheurs et aux professeurs, je leur citerai deux passages de *L'héritage indo-européen à Rome*, où l'auteur songe à ce que ses recherches pourraient leur apporter :

- « À considérer de sang-froid les périls et les chances de l'humanisme classique, il semble qu'il ne s'affaiblirait pas en renonçant à une primauté et à un isolement qui n'ont plus ni sens ni avenir et en acceptant de siéger au concile des études humaines, *par inter pares*, reconnu irremplaçable et se sachant incomplet. L'histoire et l'exploration de la pensée sous toutes ses formes – intuitions, systématisations, expressions, évolutions, destructions – ne peut plus se limiter aux cadres que le XVI^e siècle a cru dessiner généreusement mais dont l'étroitesse et l'artifice sont aujourd'hui évidents. Un temps viendra peut-être où des techniques éducatives hardies et des manuels bien faits permettront d'enseigner à l'élite de la jeunesse des écoles assez de latin, de grec, de sanscrit, d'hébreu, d'arabe et de chinois pour qu'elle soit en mesure sinon de dominer, du moins d'utiliser dans sa formation générale les six plus grands monuments qu'ait élevés l'humanité ancienne. En attendant, dès aujourd'hui, dans l'enseignement supérieur, et plus encore dans la recherche scientifique, pourquoi répugne-t-on à rendre de la force aux études dites « classiques » en les avouant égales, à la fois auxiliaires et tributaires d'autres études auxquelles il ne manque, en nos pays, pour mériter la même épithète, que quelques siècles de pratique, mais non plus déjà les grands artisans ? Veuillez le ciel que l'alliance ne se conclue pas trop tard ! »²
- « Si l'on se place au point de vue de l'éducation – ce qui est et restera l'un des soucis dont les maîtres de l'enseignement classique ont le droit de s'enorgueillir – on voit bien ce que la pédagogie gagnera, on ne voit pas ce qu'elle perdra au nouvel éclairage des origines romaines. Les *exempla* seront toujours des *exempla*, efficaces par leur noblesse et leur beauté, non par leur véracité : mais, depuis deux mille ans, beaucoup d'écoliers et d'écolières ont-ils cru que l'adversaire des Curiaces, que les héros et l'héroïne de la guerre contre Porsenna avaient fait ce que Tite-Live lui-même ne raconte qu'avec un visible embarras ? Quel enrichissement, en revanche, pour les jeunes cerveaux, que de toucher, d'explorer les mécanismes mystérieux qui font que, d'une même idéologie préhistorique, Zoroastre a pu former une théologie abstraite et philosophante, la Scandinavie des légendes divines volontiers monstrueuses, et Rome, l'histoire de ses propres origines ! Le résultat de cette alchimie n'y perdra rien en saveur ni en puissance, mais ce qu'on découvre, ce qu'on pourra montrer aux jeunes humanistes du processus de l'alchimie elle-même, contient des leçons précieuses sur tout autre chose : sur le travail séculaire auquel l'esprit humain soumet ses traditions, sur la genèse et sur le vieillissement des équilibres qu'il réalise. »³

1. Texte publié dans les *Cahiers de Clio* (centre de Pédagogie de l'Histoire et des Sciences de l'Homme), n° 57 (1979), pp. 73-79.

2. Georges DUMÉZIL, *L'héritage indo-européen à Rome* (1949), pp. 249-250.

3. *Idem*, pp. 253-254.